

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Claude CRIVELLI

Resnais, dernière manière

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1980, tome 76, p. 199-202

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Resnais, dernière manière

Simple réflexions au sortir d'une salle obscure

Le dernier film d'Alain Resnais jouit d'une qualité que de nombreux spectateurs s'entendent à lui reconnaître : celle d'être accessible à la majorité du public. Les films précédents, en effet, paraissaient souvent sophistiqués aux yeux du spectateur moyen. La « faute », cependant, n'en revenait pas tant au cinéaste lui-même qu'à la prose utilisée par les scénaristes. Rappelons-nous Marguerite Duras pour *Hiroshima mon amour*, Alain Robbe-Grillet pour la labyrinthique année à Marienbad... Dans ses œuvres, Resnais reprend le plus souvent les thèmes et les textes d'auteurs qu'il admire. Pour *Mon oncle d'Amérique*, le regard à la fois lumineux et modeste du cinéaste s'est posé sur les thèses d'un biologiste, Henri Laborit, directeur du laboratoire d'eutonologie à l'hôpital Boucicaud. Ici le spectateur comprend aussitôt la démonstration du savant. Tout est clair. Trop clair peut-être... ce film de vulgarisation sur la machine humaine, si bien fait par le maître de précision qu'est Alain Resnais, ce kaléidoscope bâti sur le mode d'une bande dessinée, cette rhapsodie de petits tableaux tissés d'humour philosophe.

Comment ça fonctionne ?

Dans son laboratoire de Boucicaud, Henri Laborit se livre à un travail particulier : expérimenter sur des animaux mis dans certaines conditions — on voit des rats blancs dans le film — certains phénomènes associatifs, puis appliquer les découvertes de la biologie ainsi que les recherches sur le cerveau au comportement humain et à la sociologie. Les rats ont deux cerveaux, le premier avec les acquis profonds, le

deuxième qui permet de se souvenir des expériences passées. Même chose chez l'homme. Le « deuxième cerveau » est ce qui va influencer nos comportements. Toutefois l'homme dispose, lui, d'un « troisième cerveau », le cortex, qui permet d'envisager l'avenir, d'agir en fonction de ce dont nous nous souvenons pour survivre, nous défendre, ne pas reproduire ce qui s'est déjà produit. C'est donc à ce troisième niveau qu'interviennent les choix personnels. Ainsi dans le film, *Le Gall* (Roger Pierre), Janine Garnier (Nicole Garcia) et Ragueneau (Gérard Depardieu), bien que dotés de points biologiques communs, produiront-ils des réactions différentes, conflictuelles, lorsqu'ils se rencontreront, dans la fiction bien sûr, après avoir mené des existences parallèles.

A cela s'ajoute pour chacun les marques qui lui viennent du milieu social (ainsi que la manière d'en user : attestation/contestation, par exemple) : Jean Le Gall est un Breton élevé dans la bourgeoisie provinciale et désireux de réussir dans la politique ou la littérature (« un ministre c'est souvent un écrivain qui n'a pas réussi », dit une voix du scénario) ; il monte à Paris où il devient directeur des informations à la radio. René Ragueneau, lui, est un paysan angevin qui a abandonné l'agriculture pour tenter de se faire une place dans l'industrie textile. Janine Garnier, enfin, fille d'ouvrier, veut changer de peau et devenir comédienne.

Le cerveau, à quoi ça sert ?

Les trois premières années de notre vie sont capitales, explique Henri Laborit. Tout ce qui réside dans notre système nerveux nous vient par les organes des sens (cf. par exemple, les gros plans des choses que le petit Jean trouve sous les varechs et dans les roches : coquillages, étoiles de mer, petits animaux, lichens, etc.) et par l'apprentissage (cf. la scène où le grand-père de Jean apprend au garçon la manière de saisir un crabe et de le manger) — et tout cela s'emmagasine dans le cerveau de façon indélébile. En outre, du point de vue biologique, nos sociétés organisées sur le mode Cro-Magnon de la dominance. Notre cerveau n'a, en effet, pas évolué depuis 15 000 ans. Ou bien l'on domine, ou bien l'on est dominé. La lutte ou la fuite. Si l'individu refuse l'alternative, alors il se produit une inhibition, un blocage que rend possible justement l'imaginaire de l'homme — d'où l'angoisse et ses maux (ulcères, cancers,

folies...). Toutefois il reste une autre solution : nous pouvons échapper à l'inhibition par le moyen de l'agression sur les autres (défoulement). Le film développe avec complaisance et humour ces deux derniers phénomènes (inhibition et agression). L'explication scientifique permet d'ailleurs de dédramatiser les conflits — parfois tragiques (cf. la tentative de suicide chez Ragueneau) —, elle abolit, par ses interventions régulières dans le film, l'émotion qui commence à gagner les spectateurs, et cela au risque de simplifier les problèmes réels vécus par les individus. Le scientifique paraît : tout s'éclaire ! C'est là une des réussites du film, soit le décodage des comportements à l'aide d'une grille d'analyse élaborée par la science.

Nous découvrons par exemple que, si le personnage joué par Gérard Depardieu ne parvient pas à monter dans l'échelle sociale, c'est que, de par son éducation, il manque d'accès à l'imaginaire, aux idées abstraites, au maniement de l'information et de la mise en forme d'idées nouvelles. Du coup il va s'inhiber, tomber malade, aller jusqu'au suicide.

De même pour le haut fonctionnaire de la radio qui perd son poste. Notons qu'à travers ces deux cas, Resnais semble également stigmatiser le fonctionnement de notre société industrielle toute axée sur l'efficacité, la productivité ; la technicité des relations humaines, l'absence de fraternité vraie en apparaissent comme les corollaires. Dans un tel système, seuls les débrouillards, les astucieux, les êtres mobiles peuvent survivre.

Janine, la femme, apparaît précisément moins « névrosée » que les deux hommes, parce qu'elle fait preuve de mobilité. Elle sait fuir les situations conflictuelles impossibles, elle bouge, quitte sa famille pour vivre l'aventure du théâtre, abandonne son amant lorsqu'elle le sent dominateur, troque la scène contre le design... Elle s'en sort, elle parvient à s'inventer une vie nouvelle. Janine incarne une sorte de processus constant de libération vis-à-vis de toute instance captatrice ou aliénante.

Tant qu'on reste dans un système de relation d'individu à individu, on n'a pas un véritable comportement humain. L'attachement à la possessivité d'un homme par une femme, d'une femme par un homme, en dehors du fait qu'il y a le langage, reste au niveau de ce qui se passe chez l'animal. « Ma » femme, « mon » Jules, « mes » enfants, « mon » chien, moi, moi, moi...

Un véritable comportement humain, c'est un comportement de désir. Imaginer quelque chose qu'on n'atteindra jamais et qui ne se limite pas à un objet, une situation, un être...

Même si certains êtres — c'est peut-être ça l'amour — sont très proches de ce qui est votre désir.

Henri Laborit, interview

On perçoit tout au long de *Mon oncle d'Amérique* un profond sens de l'homme et aussi un regard de tendresse sur les maux que celui-ci doit affronter en notre siècle. Le spectateur devient alors le complice et le frère des trois personnages principaux. Le fonctionnement de leur âme nous est révélé. Mais tout serait-il dit sur eux trois ? C'est ici, à notre avis, que le film manque peut-être de dimension : car le tout d'un être ne se réduit pas à un seul type d'analyse ni même à la somme de toutes les analyses possibles et imaginables ! L'œuvre de Resnais nous semble vouloir trop expliquer, trahissant ou du moins gauchissant le projet d'une œuvre d'art authentique. A vouloir simplifier le labyrinthe, on risque d'évacuer le secret du temple.

Jean-Claude Crivelli